

Chemins, le soir

Pascal Commère

Number 49, Fall 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14896ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Commère, P. (1991). Chemins, le soir. *Moebius*, (49), 61–62.

PASCAL COMMÈRE

Chemins, le soir

Les années quand les foins sont en retard à cause de la pluie et qu'on entend le soir (à l'heure où le soleil se couche) dans les prés le soupir morne d'un tracteur (lancinants coups de boudoir en bout d'andains quand la presse cogne) on croit voir dans les prés pâturés, là-bas sur les hauteurs une brume légère — à peine, comme une étoffe fine qui flotterait, ne touche à rien, pourtant laisse en nous quelque chose d'elle et sur les choses une étrange impression d'absence dans le soir tiède

*

S'il n'y avait quand les fleurs des mûres sont roses (presque blanches de loin) le soir une limace — belle sur le chemin, couleur de terre et souple et longue et qui s'étend immensément sans cesse image de la vie au ralenti qui glisse effleurant tout de ses cornes (plus sombres et noires au bout) silencieuse comme la voix de l'herbe sous l'herbe en ce monde, ondulant pour reprendre un trajet d'avance oublié, sans traces qu'un peu de bave derrière effacée déjà, au bord d'une flaque, tache sur le goudron de la forme du monde, la forme du moins qu'il a sur les dessins quand la main a tremblé — on ne saurait pas qu'il a plu, s'il n'y avait, ni rien du temps (l'oiseau qui ne sait pas sans doute qu'il est lui-même oiseau) ou peut-être on croirait quand l'herbe ne bouge que le chemin est mort

*

Alors le soir nous parvient le bruit des moissonneuses tournant ensemble (en sens inverse), méthodiques chacune à sa place, sans même (peut-être) que ne s'échangent un seul mot du jour les hommes qui les conduisent — même rythme, respectant les angles chacune suivant sa ligne de coupe, derrière recrachant la paille infime — qui vole, le soir sous le vent (toujours l'orage se fait craindre) seul bruit des moteurs ininterrompu jusqu'à tard dans la nuit — que tombe la rosée — calme l'un à l'autre semblable (exactement), nous pénétrant de leur infini ronronnement, comme pour célébrer d'un seul souffle ensemble, pour couronner la solitude des moissons la nuit venue — machines lentement qui nous accompagnent dans la poussière banale

*

Les chemins même goudronnés parfois ils ont entre les graviers au milieu et une espèce de champignon mou (gluante oreille) de l'herbe en touffes qui pousse jamais très haut (minette chiendent, plaintain, trèfle blanc ou rouge, et aussi pissenlits et chicorée bleue) et qui d'année en année dans la route finit par marquer le double tracé exactement parallèle des roues — comme les fils de la ligne électrique au-dessus du goudron (eux aussi parallèles) depuis toujours ensemble et leurs ombres le soir côte à côte par terre, sans se toucher jamais